

H 216

P 2

1860



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

PHILOSOPHIE POPULAIRE.

PROGRAMME

§ I. — Avènement du Peuple à la philosophie.

Au début d'une nouvelle œuvre, nous devons expliquer notre titre et notre dessein.

Depuis que l'Humanité est entrée dans la période de civilisation, d'aussi loin qu'elle se souvienne, le peuple, disait Paul-Louis COURIER, *prie et paie*.

Il prie pour ses princes, pour ses magistrats, pour ses exploiters et ses parasites ;

Il prie, comme Jésus-Christ, pour ses bourreaux ;

Il prie pour ceux-là mêmes qui devraient par état prier pour lui.

Puis, il paie ceux pour lesquels il prie ;

Il paie le gouvernement, la justice, la police, l'église, la noblesse, la couronne, la rente, le propriétaire et le garnisaire, j'ai voulu dire le soldat ;

Il paie pour toutes ses démarches, pour aller et venir, acheter et vendre, boire, manger, respirer, se chauffer au soleil, naître et mourir ;

Il paie même pour avoir la permission de travailler ;

Et il prie le ciel de lui donner, en bénissant son travail, de quoi payer toujours plus.

Le peuple n'a jamais fait autre chose que prier et payer : nous croyons que le moment est venu de le faire PHILOSOPHER.

Le peuple ne peut pas vivre dans le scepticisme, à l'exemple de messieurs de l'Institut et des beaux esprits de la ville et de la cour. L'indifférence lui est malsaine ; le libertinage lui répugne ; il a hâte de fuir cette corruption qui d'en haut l'envahit. Du reste, ce qu'il demande pour lui-même, il le veut pour tout le monde, et ne fait aucune acception de personnes. Jamais il n'eût prétendu, par exemple, qu'il faut à la bourgeoisie une religion, que la religion est nécessaire aux habitués de la Bourse, à la bohème des journaux et des théâtres, à cette multitude innombrable vivant de prostitution et d'intrigue ; mais que, quant à lui, sa robuste conscience n'a pas besoin de Dieu. Le peuple ne veut ni faire des dupes ni être plus longtemps dupe : ce qu'il réclame aujourd'hui, c'est une loi positive, fondée en raison et en justice, qui s'impose à tous, et de laquelle il ne soit permis de plaisanter à personne.

Suffirait-il, pour répondre à ce vœu du peuple, d'une réforme de l'ancien culte ? Non. Le peuple s'est aperçu que la religion n'avait plus cours depuis longtemps parmi les classes élevées tandis que lui croyait encore ; que, jusque dans les temples, elle a perdu tout crédit et tout prestige ; qu'elle ne compte absolument pour rien dans la politique et les affaires ; enfin, que la séparation de la foi et de la loi est devenue partout un axiome de gouvernement. La tolérance de l'État couvre maintenant la religion : c'était précisément le contraire qui avait lieu autrefois. Le peuple donc a suivi le mouvement inauguré par ses chefs : il se méfie du spirituel, il ne veut plus d'une re-

ligion dont le machiavélisme clérical et anticlérical a fait un instrument de servitude. A qui la faute ?

Mais le peuple est-il capable de philosophie ?

Sans hésiter nous répondons : Oui, aussi bien que de lecture, d'écriture et de calcul ; aussi bien que d'apprendre le catéchisme et d'exercer un métier. Nous allons même jusqu'à penser que la philosophie peut se trouver tout entière dans cette partie essentielle de l'éducation populaire, le métier : affaire d'attention et d'habitude. L'instruction primaire demande trois années, l'apprentissage trois années, total six années : quand la philosophie, dont la vulgarisation est devenue pour notre temps une nécessité de premier ordre, devrait prendre au plébéien, en sus des six années d'instruction primaire et professionnelle dont on l'accable, une heure par semaine pendant six autres années, serait-ce une raison pour nier la capacité philosophique du peuple ?

Le peuple est philosophe, car il est las de prier comme de payer. Il a assez du pharisien et du publicain ; et tout son désir, au point où nous sommes parvenus, est d'apprendre à orienter ses idées, et à s'affranchir de ce monde de péages et de patenôtres. C'est à quoi nous avons résolu, avec quelques amis, de consacrer nos forces, certains que nous sommes que, si parfois cette philosophie du peuple prend un peu d'extension sous notre plume, la vérité, une fois connue, ne manquera pas d'abréviateurs.

§ II. — Définition de la philosophie.

La philosophie se compose d'un certain nombre de questions ou problèmes qu'on a de tout temps regardés comme les problèmes fondamentaux de l'esprit humain, et que pour cette raison on déclarait inaccessibles au vul-

gaire. La philosophie, disait-on, est la science de l'universel, la science des principes, la science des causes; c'est pour cela qu'elle peut se dire la science universelle, la science des choses visibles et invisibles, la science de Dieu, de l'homme et du monde, *Philosophia est scientia Dei, hominis et mundi*.

Nous croyons que les questions dont s'occupe la philosophie sont toutes de sens commun; nous le croyons d'autant mieux que, loin de constituer une science universelle, ces questions ne traitent que des conditions mêmes du savoir. Avant de songer à devenir savant, il faut commencer par être philosophe. Y a-t-il là de quoi tant se vanter?

Ainsi la première question, et la plus importante, de toute la philosophie, est de savoir ce qu'elle est, ce qu'elle veut, et surtout ce qu'elle peut. A quoi tout cela se réduit-il? Le lecteur va en juger.

La PHILOSOPHIE, d'après la signification étymologique du mot, la pratique constante des penseurs, le résultat le plus certain de leurs travaux, et les définitions les plus accréditées, est la *Recherche*, et, autant que faire se peut, la *Découverte de la raison des choses*.

Il a fallu bien du temps, bien des efforts aux chercheurs, pour en venir à cette conclusion, que le premier venu, ce semble, s'il n'avait suivi que le sens commun, aurait trouvée, et que tout le monde, à coup sûr, comprendra.

D'après cela, la philosophie n'est pas la science; elle est le préliminaire de la science. N'est-il pas rationnel de conclure, comme nous faisons tout à l'heure, que l'enseignement, au lieu de finir par la philosophie, devrait commencer par la philosophie? Ce qu'on appelle *philosophie de l'histoire*, *philosophie des sciences*, n'est qu'une manière

ambitieuse de désigner la science même, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus approfondi, de plus généralisé dans nos connaissances, les savants de profession aimant à s'en tenir à la description pure et simple des faits sans en chercher la raison. A mesure que la raison des choses se découvre, elle prend rang dans la science, et le savant succède au philosophe.

Examinons de plus près notre définition.

Le mot *chose*, un des plus généraux de la langue, doit s'entendre ici, non-seulement des objets extérieurs par opposition aux personnes; mais de tout ce qui, dans l'homme lui-même, physique et moral, peut fournir matière à observation: sentiments et idées, vertu et vice, beauté et laideur, joie et souffrance, spéculations, erreurs, sympathies, antipathies, gloire et décadence, misère et félicité. Toute manifestation du sujet humain, en un mot, tout ce qui se passe dans son âme, dans son entendement, dans sa raison, aussi bien que dans son corps; tout ce qui l'affecte, soit comme individu, soit comme société, ou qui en émane, devenant objet de philosophie, est réputé, par rapport au philosophe, chose.

Par *raison* l'on entend le comment et le pourquoi des choses, en opposition à leur *nature*, qui est impénétrable. Ainsi, dans chaque chose, le philosophe notera le commencement, la durée et la fin; la grandeur, la forme, le poids, la composition, la constitution, l'organisme, les propriétés, la puissance, les facultés; l'accroissement, la diminution, les évolutions, séries, proportions, rapports, transformations; les habitudes, variations, *maxima*, *minima* et moyennes; les attractions, appétences, accompagnements, influences, analogies; en un mot, tout ce qui peut servir à faire comprendre la phénoménalité des choses

et ses lois. Il s'abstiendra de toute investigation, comme de toute conclusion, sur la nature même ou l'en soi des choses, par exemple sur la *matière*, l'*esprit*, la *vie*, la *force*, la *cause*, la *substance*, l'*espace*, le *temps*, considérés en eux-mêmes, et abstraction faite de leurs apparences ou phénomènes.

Par sa définition, la philosophie déclare donc qu'il y a dans les choses un côté qui lui est accessible, c'est leur raison, et un autre dont elle ne peut savoir absolument rien, c'est leur *nature* : peut-on montrer à la fois plus de sincérité et de prudence? Et qu'est-ce qui va mieux au peuple que cette modestie?... La philosophie, c'est elle-même qui le dit, est la recherche, et, s'il se peut, la découverte de la raison des choses; elle n'est point la recherche, encore moins la découverte de leur nature : ne nous plaignons pas du partage. Que serait une nature sans raison ni apparences? Et celles-ci connues, qui oserait dire que celle-là soit à regretter?

Se rendre compte, en trois mots, de ce qui lui arrive au dedans, qu'il observe ou exécute au dehors, dont ses sens et sa conscience lui rendent témoignage, et dont son esprit peut pénétrer la raison : voilà, pour l'homme, ce que c'est que philosopher, et tout ce qui se laisse saisir à lui par les yeux du corps et de l'esprit est matière de philosophie. Quant à la nature intime des choses, à ce je ne sais quoi dont la métaphysique ne peut pas s'empêcher de parler, et qu'elle imagine ou conçoit après avoir fait abstraction de la phénoménalité des choses et de leur raison, si ce résidu n'est pas un néant pur, nous n'en avons que faire; il n'intéresse ni notre sensibilité, ni notre intelligence, il n'a pas même en lui de quoi exciter notre curiosité.

Eh bien, en quoi tout cela dépasse-t-il la portée du vul-

gaire? Tous tant que nous sommes, ne faisons-nous pas incessamment, et sans le savoir, de la philosophie, comme le bon M. Jourdain faisait de la prose? Quel est l'homme qui, dans les affaires de ce monde, se soucie d'autre chose que de ce qui intéresse son esprit, son cœur ou ses sens? Pour faire de nous des philosophes consommés, il ne s'agit que de nous rendre plus attentifs à ce que nous faisons, sentons et disons : cela est-il si difficile? Quant aux contemplatifs, à ceux qui ont voulu voir au delà de la raison des choses et philosopher sur la nature même, ils ont fini par se mettre hors la nature et hors la raison; ce sont les aliénés de la philosophie.

§ III. — De la qualité de l'esprit philosophique.

Mais voici bien une autre affaire! Il s'agit de savoir si la philosophie, dont on disait d'abord le peuple incapable, ne va pas, par sa pratique même, créer l'inégalité parmi les hommes. Que conclure là-dessus de notre définition?

Puisque la philosophie est la recherche, et, autant que faire se peut, la découverte de la raison des choses, il est clair que, pour bien philosopher, la première condition, la plus nécessaire, est de bien regarder les choses; de les considérer successivement dans toutes leurs parties et sous toutes leurs faces, sans se permettre de vues d'ensemble avant de s'être assuré des détails. C'est le précepte de Bacon et de Descartes, les deux pères de la philosophie moderne. Ne dirait-on pas qu'en l'énonçant, ils songeaient surtout au peuple? La philosophie est toute dans l'observation, interne et externe : à cette règle point d'exception.

Le philosophe, c'est-à-dire l'homme qui cherche, qui ne sait pas encore, peut se comparer à un navigateur chargé de lever le plan d'une île, et qui, pour remplir sa

mission, ne pouvant, du haut de l'atmosphère, prendre une photographie du pays, est obligé de suivre avec attention, et de transporter les unes après les autres sur le papier, avec exactitude, toutes les sinuosités et anfractuosités de la côte. La circumnavigation terminée, et le relevé des observations fini, le géographe aura obtenu une représentation aussi fidèle que possible de l'île, dans ses parties et son ensemble : ce qu'il n'eût jamais pu faire, si, se tenant à distance, il se fût borné à dessiner des points de vue et des paysages.

Le philosophe peut encore se comparer à un voyageur qui, après avoir parcouru en tous sens une vaste plaine, reconnu et visité les bois, les champs, les prés, le vignoble, les habitations, etc., s'élèverait ensuite sur la montagne. A mesure qu'il opérerait son ascension, les objets repasseraient sous ses yeux dans un panorama général, qui achèverait de lui faire comprendre ce dont il n'aurait reçu qu'une idée incomplète, par l'inspection des détails.

Ainsi, le philosophe doit côtoyer les faits et s'y référer sans cesse, diviser sa matière, faire des dénombrements complets et des descriptions exactes; aller des notions simples aux formules les plus compréhensives; contrôler les uns par les autres les vues d'ensemble et les aperçus de détail; enfin, là où l'observation immédiate devient impossible, se montrer sobre de conjectures, circonspect dans les probabilités, se défier des analogies, et ne juger qu'avec timidité, et toujours sous réserve, des choses lointaines par les proches, des invisibles par les visibles. — Sous tous ces rapports, serait-ce trop dire que l'homme de pratique est plus près de la vérité, moins sujet à l'illusion et à l'erreur, que le spéculatif? Le contact habituel des choses préserve de la fantaisie et des vains systèmes :

si le *praticien* brille peu par l'invention, il court moins risque aussi de se fourvoyer, et perd rarement pour attendre. *Qui travaille prie*, dit un vieux proverbe. Ne pouvons-nous dire encore : Qui travaille, pour peu qu'il apporte d'attention à son travail, philosophe?

C'est seulement en suivant cette méthode d'observation scrupuleuse et lentement ascensionnelle, que le philosophe pourra se flatter de parvenir au sommet de la philosophie, à la science, dont la condition est double, certitude et synthèse. Que ces mots n'effraient personne : ici encore la philosophie la plus transcendante n'a rien qui ne soit à la mesure et à la portée du peuple.

Un homme, en effet, peut avoir vu plus de choses que le commun de ses semblables; il peut les avoir vues plus en détail et de plus près; il peut ensuite les considérer de plus haut et dans un ensemble plus vaste : question de *quantité*, qui n'influe en rien sur la *QUALITÉ* de la connaissance, n'ajoute point à la certitude, par conséquent n'augmente point la valeur de l'esprit. Ceci est d'une extrême importance pour la détermination du droit personnel, constitutif de la société : qu'on me permette d'éclaircir ma pensée par des exemples.

2 multiplié par 2 égale 4 : voilà qui est, pour tout le monde, d'une parfaite certitude. Mais 27 multiplié par 23 combien donne-t-il? Ici, plus d'un ignorant hésitera, et s'il n'a pas appris à calculer par chiffres, il lui faudra un long temps pour trouver la solution, surtout pour oser en répondre. Je prends donc la plume, et faisant la multiplication, je réponds que le produit demandé est 621. Or, connaissant si facilement le produit de 27 par 23, et pouvant avec la même promptitude et sûreté faire la multiplication de tous les nombres possibles par tous les nombres pos-

sibles, je suis plus savant évidemment que celui dont la capacité arithmologique s'arrêterait à l'opération élémentaire $2 \times 2 = 4$. Suis-je pour cela plus certain? En aucune façon. La quantité du savoir, je le répète, n'ajoute rien à la qualité philosophique du savoir : c'est en vertu de ce principe, et d'un autre tout à fait semblable dont nous parlerons ci-après, que la loi française, sortie de la Révolution de 89, nous a déclarés tous égaux devant la loi. Entre deux citoyens, entre deux hommes, il peut y avoir inégalité de savoir acquis, de travail effectif, de services rendus ; il n'y a pas inégalité de qualité dans la raison : tel est, en France, le fondement du droit personnel, telle est la base de notre démocratie. L'ancien régime ne raisonnait pas de même : est-il clair à présent que la philosophie est le legs du peuple?

De même pour la puissance compréhensive de l'esprit. 2 multiplié par 2 produit 4, et 2 ajouté à 2 donne encore 4 : d'un côté le *produit*, de l'autre la *somme* sont égaux. Pour peu que l'ignorant à qui l'on en fera la remarque y réfléchisse, il se dira que l'addition et la multiplication, bien qu'elles partent de deux points de vue différents et procèdent de deux manières différentes, se résolvent, dans ce cas particulier, en une opération identique. En faisant un nouvel effort, cet ignorant comprendra encore que 2 ôté de 4 ou 4 divisé par 2, il reste toujours 2, en sorte que la soustraction et la division se résolvent encore, dans ce cas particulier, en une seule et même opération. Tout cela l'intéressera, l'étonnera peut-être : il aura, dans la mesure de 2 à 4, une vue synthétique des choses. Mais l'arithméticien en sait bien davantage, et sa synthèse est incomparablement plus compréhensive. Il sait que dès qu'on opère sur des nombres supérieurs à 2, les résultats

ne peuvent plus être les mêmes ; que la multiplication est une addition abrégée, et la division une soustraction aussi abrégée ; que de plus, la soustraction est l'inverse de l'addition, et la division l'inverse de la multiplication ; en résumé, que toutes ces opérations, et d'autres encore plus difficiles qui s'en déduisent, se ramènent à l'art de composer et de décomposer la série des nombres. A-t-il pour cela le droit de se croire supérieur à l'autre, en nature et dignité? Non certes : toute la différence est que l'un a appris plus que l'autre ; mais la raison est la même chez tous deux, et c'est pour cela que le législateur, révolutionnaire et philosophe tout à la fois, a décidé qu'il ne serait fait entre eux aucune acception de personne. C'est pour cela, enfin, que la civilisation moderne tend invinciblement à la démocratie : là où règne la philosophie, où par conséquent l'identité de la raison philosophique est reconnue, la distinction des classes, la hiérarchie d'église et d'état, est impossible.

On peut faire des raisonnements analogues sur tous les genres de connaissances, et toujours on arrivera à cette conclusion décisive, que, pour quiconque *sait*, la certitude est de même qualité et degré, nonobstant l'étendue du savoir ; de même, pour quiconque saisit le rapport de plusieurs objets ou de plusieurs idées, la synthèse est aussi de même qualité et forme, nonobstant la multitude des rapports saisis. Dans aucun cas, il n'y a lieu de distinguer entre la raison du peuple et la raison du philosophe.

§ IV. — Origine des idées.

Ici est la grande tentation, je devrais dire la grande conspiration des philosophes ; ici est aussi leur châtement. Ce principe si lumineux, si simple, que pour connaître

la raison des choses, il faut de toute nécessité les avoir vues, n'a pas toujours été, le croirait-on? admis en philosophie. Sans parler de ceux, en fort grand nombre, qui aspiraient à sonder la nature des choses, il s'est rencontré de profonds génies qui se sont demandé si l'esprit humain, si subtil et si vaste, ne pouvait pas, par une méditation concentrée sur lui-même, arriver à cette intelligence de la raison des choses, laquelle n'est, après tout, que l'intelligence des lois de l'esprit; si l'homme qui pense avait tant besoin, pour s'instruire, de compulsier une nature qui ne pense pas; si une âme créée à l'image de Dieu, l'ordonnateur souverain, ne possédait pas, en vertu de son origine divine, et antérieurement à sa communication avec le monde, les idées des choses, et si véritablement elle avait besoin du contrôle des phénomènes pour en retrouver les idées, c'est-à-dire les exemplaires éternels. Je pense, donc je sais, *Cogito, ergo cognosco*; tel est le principe de ces archi-spiritualistes philosophes. Jamais cerveau sorti des rangs du peuple n'eût conçu une pareille chimère. Quelques-uns interprétant à leur manière le dogme hyperphysique de la création, sont allés jusqu'à prétendre que les réalités extérieures sont des produits de la pensée pure, le monde une expression de l'esprit, en sorte qu'il suffisait d'avoir la pleine possession de l'Idée, innée dans notre âme, mais plus ou moins obscurcie, pour avoir, sans plus ample informé, la raison et saisir jusqu'à la nature de l'univers!

Cette manière de philosopher, qui dispenserait de toute observation et expérience, si elle eût été justifiée par le moindre succès, serait, il faut l'avouer, fort attrayante et on ne peut plus commode. Le philosophe ne serait plus ce laborieux explorateur, gagnant le pain de son âme à la sueur

de son visage, toujours exposé à l'erreur par l'omission du moindre détail, n'arrivant qu'à une compréhension restreinte, n'obtenant souvent, au lieu de certitude, que des probabilités, et parfois s'éteignant dans le doute, après avoir vécu dans l'affliction d'esprit. Ce serait un voyant, un thaumaturge, un émule de la Divinité, disposant en souverain de la pensée, pour ne pas dire de la puissance créatrice, et lisant couramment les mystères du Ciel, de la Terre et de l'Humanité, au foyer de la pensée divine. L'ambition, comme on voit, n'a jamais fait défaut aux philosophes.

D'où pouvait venir cette présomption titanique?

De bonne heure on avait confusément senti, ce que la philosophie observatrice éclaircit plus tard, que, dans la formation des idées, la perception des phénomènes ne rend pas raison de tout; que l'entendement, par la constitution qui lui est propre, y joue un rôle; que l'âme n'est pas exclusivement passive dans ses conceptions, mais qu'en recevant les images ou impressions du dehors elle réagit sur elles et en fait sortir les idées; en sorte que, pour moitié sinon pour le tout, le dégagement des idées, ou la découverte de la vérité dans les choses, appartient à l'esprit.

Il y avait donc, se disait-on, dans l'âme comme des moules d'idées, des idées archétypes, antérieures à toute observation des phénomènes: quelles étaient ces idées? Pouvait-on les reconnaître, parmi la multitude de celles, plus ou moins empiriques, que l'entendement frappait de son estampille? Comment distinguer le patrimoine de l'esprit de ses acquisitions? Si quelque chose, dans le savoir, lui appartenait en propre, pourquoi pas tout? N'était-on pas en droit de supposer que si l'esprit, possédant les

principes innés des choses, ne marchait dans la science qu'à l'aide d'une observation pénible, c'était l'effet de l'union hétéroclite de l'âme et du corps, union dans laquelle la substance éthérée, offusquée par la matière, avait perdu la plus grande partie de sa science et de sa pénétration, ne gardant souvenir que des principes fondamentaux qui formaient son armature et sa propriété?... D'autres attribuaient l'obscurcissement de l'intelligence au péché originel. L'homme, pour avoir voulu goûter, contre l'ordre exprès de Dieu, le fruit de la science, se serait, selon eux, aveuglé. Tous du reste de se persuader qu'avec une bonne discipline mentale et le secours de l'Esprit de lumière, on pouvait restituer l'âme humaine dans la jouissance de ses hautes et immortelles prérogatives, lui faire produire la science sans aucune imbibition de l'expérience, par la seule énergie de sa nature, et en vertu de l'axiome déjà cité : Je suis fille de Dieu, je pense, donc je sais...

Qu'y avait-il au fond de tout cela? Une pensée diabolique de domination : car il ne faut pas s'y tromper, le privilège du savoir et l'orgueil du génie sont les plus implacables ennemis de l'égalité. Maintenant une chose est avérée : la science humaine ne s'est pas enrichie du plus petit lambeau de fait ou d'idée par ce procédé exclusivement pneumatique. Rien n'y a servi : ni métaphysique, ni dialectique, ni théorie de l'absolu, ni révélation, ni possession, ni extase, ni magnétisme, ni magie, ni théurgie, ni catalepsie, ni ventriloquie, ni pierre philosophale, ni tables tournantes. Tout ce que nous savons, nous l'avons invariablement appris, et les mystiques, les illuminés, les somnambules, les esprits même qui leur parlent, l'ont appris à leur tour par les moyens connus, observation, expérience, réflexion, calcul, analyse et synthèse : Dieu, sans

doute, jaloux de son œuvre, voulant maintenir le décret qu'il avait porté, savoir, que nous ne verrions rien des yeux de l'esprit que par l'intermédiaire des yeux du corps, et que tout ce que nous aurions la prétention de percevoir par d'autres voies serait erreur et mystification du malin. Il n'y a point de science occulte, point de philosophie transcendante, point d'âmes privilégiées, point de génies divinatoires, point de *mediums* entre la sagesse infinie et le sens commun des mortels. La sorcellerie et la magie, jadis poursuivies par les parlements, se sont dissipées au flambeau de la philosophie expérimentale; la science du ciel n'a commencé d'exister que du jour où les Copernic, les Galilée, les Newton, eurent dit un éternel adieu à l'astrologie. La métaphysique de l'idéal n'a rien appris à Fichte, à Schelling, à Hegel : quand ces hommes, dont la philosophie s'honore à bon droit, s'imaginaient déduire l'*à-priori*, ils ne faisaient, à leur insu, que synthétiser l'expérience. En philosophant de plus haut que leurs devanciers, ils ont élargi les cadres de la science : l'absolu, par lui-même, n'a rien produit; traduit en police correctionnelle, il a été sifflé comme escroc. Dans la morale, le mysticisme, le quiétisme et l'ascétisme ont abouti aux plus dégoûtantes turpitudes. Le Christ lui-même, Verbe fait chair, n'a rien enseigné de nouveau à la conscience; et la théologie tout entière, patiemment étudiée, s'est trouvée, en dernier résultat, convaincue par son propre aveu de n'être autre chose qu'une fantasmagorie de l'âme humaine, de ses opérations et de ses puissances, la liberté, la justice, l'amour, la science, le progrès.

Bon gré mal gré il faut s'en tenir à la méthode vulgaire, confesser de cœur et de bouche la démocratie des intelligences; et puisqu'il s'agit en ce moment de l'origine et de

la formation de nos idées, demander la raison des idées, comme de tout le reste, à l'observation et à l'analyse.

§ V. — Que la métaphysique est du ressort de l'instruction primaire.

La définition de la philosophie implique dans ses termes : 1^o quelqu'un qui cherche, observe, analyse, synthétise, découvre, et qu'on nomme le *Sujet* ou *Moi*; 2^o quelque chose qui est observé, analysé, dont on cherche la raison, et qui s'appelle l'*Objet* ou *Non-moi*.

Le premier, l'observateur, sujet, moi, ou esprit, est actif; le second, la chose observée, objet, non-moi, ou phénomène, est passif. Ne nous effrayons pas des mots : cela veut dire que l'un est l'artisan de l'idée, et que l'autre en fournit la matière. Point de statue sans statuaire, cela est bien simple, n'est-il pas vrai? Mais point de statue non plus sans marbre : cela est tout aussi évident. Or, il en est ainsi des idées. Supprimez l'un ou l'autre de ces deux principes, le sujet et l'objet, plus d'idée qui se forme, plus de savoir possible. La philosophie s'évanouit. Supprimez le statuaire ou le bloc de marbre, vous n'aurez point de statue. Toute production artistique ou industrielle en est là. Otez l'ouvrier, vous resterez éternellement avec votre matière première; ôtez à l'ouvrier ses matériaux, et dites-lui de produire quoi que ce soit par sa pensée seule, il croira que vous vous moquez de lui.

Toutefois, dans ce concours, ou cette opposition, du sujet et de l'objet, de l'esprit et des choses, on demande à savoir d'une manière plus précise quel est le rôle de chacun; en quoi consiste l'action de l'esprit, de quelle espèce sont les matériaux qu'il met en œuvre.

L'esprit ou le moi est, du moins il se comporte, partant il

s'affirme comme nature simple et indivisible, conséquemment comme ce qu'il y a de plus pénétrant et de plus impénétrable, de plus actif et de moins corruptible, de plus prompt et de moins sujet à changement. Les choses, au contraire, apparaissent étendues et composées, par conséquent divisibles, successives, variables, pénétrables, sujettes à dissolution, susceptibles de plus et de moins dans toutes leurs qualités et propriétés.

Comment l'esprit, mis en rapport avec les objets extérieurs par l'intermédiaire des sens, aperçoit une nature si différente de la sienne, c'est ce qui semble au premier abord inexplicable. Le simple peut-il voir le composé? Cela répugne. En y réfléchissant toutefois, on reconnaît que c'est précisément cette différence de nature qui rend les objets perceptibles à l'esprit, et les lui soumet. Car il les voit, remarquons-le bien, non dans leur substance, qu'il ne peut concevoir autrement que comme simple (atomistique), à l'instar de lui-même, et qui par conséquent lui échappe; il les voit dans leur composition et leurs différences. L'intuition de l'esprit, son action sur les objets, tiennent ainsi à deux causes : par son acuité, il les divise et les différencie à l'infini; puis, par sa simplicité, il ramène toutes ces diversités à l'unité. Ce que l'esprit voit dans les choses, ce sont leurs différences, espèces, séries et groupes, en un mot leur *raison*, et c'est parce qu'il est esprit, parce qu'il est simple dans son essence, qu'il voit tout cela. Ce que l'esprit ne saurait découvrir, c'est la nature ou l'en soi des choses, parce que cette nature, dépourvue de ses différences, de son unité de composition, etc., devient alors comme l'esprit lui-même, quelque chose de simple, d'amorphe, d'inaccessible, d'invisible.

La conséquence de tout ceci est facile à saisir. L'esprit